

Entretien avec Thierry Michel

Vous avez déjà beaucoup filmé le Congo. Pourquoi vous lancer dans cette nouvelle aventure ?

J'ai réalisé cinq films sur le Congo-Zaïre en un peu plus d'une décennie. Mais dans ces films je me suis surtout attaché à l'univers urbain, aux grands centres politiques et économiques que sont Kinshasa, Kisangani, Lubumbashi. J'avais envie d'explorer le cœur sauvage du pays, de découvrir l'Afrique dans son intemporalité. Je voulais comprendre comment ce continent oublié qui a vécu toutes les tragédies, la traite négrière, la domination coloniale, les indépendances, les dictatures et les guerres, commence aujourd'hui à se recomposer sur ses débris.

Pourquoi parcourir le pays par le fleuve ?

Tout d'abord, parce qu'il n'y a plus d'autres moyens de communication. Toutes les infrastructures héritées de la colonisation ont été détruites ou sont inutilisables. Par la force des choses, le fleuve est redevenu la colonne vertébrale du pays. Et puis l'histoire du Congo est indissociable de son fleuve. A la différence d'autres pays africains, les frontières du Congo correspondent à une vraie réalité géographique : le bassin du fleuve. C'est un principe d'unité géographique et historique très forte.

Il y a aussi une dimension symbolique dans cette remontée.

Le trajet était triple : un trajet géographique, un voyage historique, et un voyage initiatique, une quête des origines. Le fleuve, indomptable et majestueux, a cette dimension cosmologique, au-delà des hommes, des régimes, des époques, il est universel et intemporel. Il relativise la petitesse des hommes.

Vous vous placez sous les auspices des grands explorateurs comme Stanley, mais aussi du Conrad d’Au cœur des ténébres…

A l'époque de Stanley, il s'agit d'un voyage impossible, dangereux, une plongée dans l'inconnu de cette « terra incognita ». La situation est un peu redevenue la même : il s'agissait pour nous de traverser un pays aux infrastructures détruites, un pays divisé par la guerre, en proie à la violence la plus terrible. Quant au roman de Conrad, c'est un des livres qui m'a accompagné dès mes premiers tournages au cœur de l'Afrique. Il raconte cette longue descente du fleuve vers l'inconnu et vers sa partie la plus obscure. Le voyage se termine sur le personnage incroyable de Kurtz - incarné dans Apocalypse now par Marlon Brando - qui meurt en disant «l'horreur l'horreur»…

Stanley recherchait Livingstone, le héros de Conrad recherchait Kurtz. Et vous, qu'est-ce que vous recherchez au juste ?

Qu'est-ce que je cherchais ? Je ne sais pas, peut-être la folie de ce pays. Certains spectateurs disent que Kurtz c'est le général Maï-Maï… Il est sûr qu'avec cette scène et les témoignages de femmes violées, on descend dans les tréfonds de l'âme humaine, au cœur des ténébres.

Mais je ne voulais pas que mon film se termine sur l'horreur comme chez Conrad, je voulais justement aller au-delà des ténébres. Le film se termine par l'apaisement, d'abord avec ces chutes magnifiques, puis avec cette source purificatrice. Une source, ce n'est jamais qu'un filet d'eau qui démarre quelque part, c'est le point le plus éloigné en distance de l'embouchure. Mais c'est un endroit sacré, surtout pour les Congolais. Je voulais que, par la symbolique du fleuve et de l'eau, le film se termine par une renaissance, non seulement du Congo mais du continent africain, en ce début de millénaire. Toujours, j'ai voulu montrer la lumière au cœur des ténébres.

Le film montre nombre de personnages extrêmement positifs. A les voir, on se dit qu'il y a finalement de l'espoir pour le Congo.

Il y a beaucoup d'images très dignes et très résistantes des

En France le débat fait rage sur le « rôle positif de la colonisation »…

La colonisation était prédatrice, discriminante, violente, mais elle a aussi créé nombre d'infrastructures. Mobutu lui n'a pas bâti grand-chose en trente ans de dictature, si ce n'est ses propres palais. Les polémiques françaises n'ont pas d'équivalent en Belgique. Le débat a eu lieu sereinement entre la Belgique et le Congo, à travers des commissions réunissant des scientifiques des deux pays, ce qui a permis l'émergence d'un nouveau regard, plus distancé, sur la colonisation. La Belgique a reconnu ses responsabilités, par exemple dans l'assassinat de Lumumba. Mais il ne faut pas oublier que la France est sortie de l'Algérie par une guerre terrible, ce qui n'a pas été le cas au Congo belge.

Revenons sur le tournage. Il a dû constituer une aventure à part entière.

Le tournage a effectivement été long et difficile. Long parce que c'est le fleuve qui est long : il fait 4371 kilomètres, et à sept endroits (rapides, chutes, cascades) il faut le contourner par les terres. Notre but pendant tout le voyage, était de partager les transports en commun : barges, baleinière, pirogues, alors même qu'on transportait une technologie de pointe, une caméra Haute Définition, des lampes HMI et toute la logistique. On avait un groupe électrogène et du carburant, tout notre matériel de camping… mais on se lavait dans l'eau du fleuve, on mangeait ses poissons, on partageait la vie de tout le monde. La difficulté était qu'on tournait dans un pays en guerre, ou plutôt plusieurs pays puisque chaque rébellion a son territoire. La moitié du temps de tournage a passé dans ce qu'on appelle parfois «le protocole», c'est-à-dire les négociations avec les multiples autorités nationales, régionales, locales… Pour tourner la séquence avec les guerriers Maï Maï, il nous a fallu au directeur photo et à moi être intronisés dans le cercle, et subir l'initiation par le fer, le feu, l'eau et le sang.

Vous avez choisi de ne pas laisser transparaître ces difficultés dans le film.

On a voulu faire un beau poème cinématographique, sublimer la réalité du Congo. La réalité du tournage (qui a fait l'objet d'un making-off) était beaucoup plus triviale, pour ne pas dire sordide. On voit la corruption, les marchandages, les rapports de force, les arrestations. On voulait donner une autre image de l'Afrique, digne et belle, même dans la tragédie.

Le résultat final est-il très différent de votre scénario de départ ?

Quand je pars en tournage, c'est avec un plan de travail imaginaire, une liste de séquences que j'espère pouvoir filmer. Ici elles touchaient à tous les aspects de la vie du fleuve, la vie, la mort, la guerre, la maladie, un mariage, une naissance, un décès, etc. Et puis le cours du fleuve m'a conduit, à son rythme, à rencontrer ou pas les événements. Il y a aussi les imprévus, comme ce naufrage d'une barge qui a coûté la vie à 250 personnes. Ce type d'accident se produit de manière assez régulière, le Congo est un fleuve dangereux. Arriver à destination est une hypothèse de départ et non une certitude.

Fiche d'identité du fleuve

Longueur : 4700 kilomètres

Débit : 42 000 m3 par seconde

Superficie du bassin versant : 4 millions de km² (le 2^{ème} du monde après l'Amazone)

Nombre de pays inclus dans le bassin versant : 9 (République Démocratique du Congo, Congo-Brazzaville, Angola, Zambie, République centrafricaine, Cameroun, Rwanda, Burundi, Tanzanie)

Congolais : le médecin et l'infirmière qui soignent les femmes violées, le chef de gare (gare à l'abandon depuis quinze ans) qui sans aucun moyen, désherbe et dégage les voies, créant les conditions pour que l'activité ferroviaire reprenne.

Mais il y a surtout ce personnage très symbolique qu'est le commandant du bateau. Il a la responsabilité d'une petite communauté humaine, trois cents personnes qui ont embarqué sur ce village flottant, cette Arche de Noé, et il les mène à bon port après une traversée de tous les dangers. A la fin il dit « nous avons réussi le voyage sans accidents, sans blessés, sans noyés ». C'est une belle image, noble et responsable, qui contraste avec celle que donnent les actuels dirigeants africains. Toute l'Afrique peut s'identifier à ces personnages, ce sont eux qui permettront au continent de se reconstruire.

La religion semble avoir une place primordiale dans le Congo d'aujourd'hui.

J'ai été surpris par la place prise par la religion dans la vie congolaise. Mais le peuple congolais est un peuple épuisé. Il a cru à l'indépendance, il a cru au marxisme pur certains, à la démocratie pour d'autres, et rien ne s'est concrétisé. Et ce pays, auquel la colonisation avait tenté d'apporter la modernité et la rationalité, s'est réfugié dans l'irrationalité la plus totale : à la fois celle des pratiques ancestrales de la tradition animiste (magie et fétichisme) et celle des églises chrétiennes évangélistes (qu'on appelle au Congo « églises du réveil »), qui ont pris une importance énorme dans tout le pays.

Dans tous les actes de la vie, le retour au religieux agit comme force de survie, de résistance, de revitalisation. Il est clair que le peuple congolais aspire à la spiritualité pour sortir de la crise à la fois économique et sociale, mais aussi morale, que le pays traverse.

Aussi le religieux va donner un rythme au film. Car le religieux ce n'est pas que le recueillement, c'est aussi le festif, les chants, l'énergie…

Le film est rythmé par les images d'archives…

Il était prévu dès le départ d'avoir cette alternance d'images d'archives et d'images actuelles, car dans mon parcours je voulais inscrire la mémoire du fleuve. La recherche d'archives a constitué un second voyage, tout à fait passionnant. Pendant la période coloniale la Belgique a fait appel à ses cinéastes pour filmer le Congo sous tous ses aspects, comme pour constituer une grande encyclopédie cinématographique du pays. Il s'agit d'œuvres de propagande certes mais aussi parfois de véritables œuvres cinématographiques, superbement filmées.

La juxtaposition des images du présent et du passé permet une mise en abîme, un questionnement de l'histoire coloniale par rapport au présent. On voit par exemple la pérennité de la déforestation, de l'exploitation de la nature. On voit aussi se perpétuer les rapports entre le blanc qui est le patron et le noir qui est le travailleur.

On peut faire une autre lecture de ces images, en conclure que le pays marchait mieux à l'époque qu'aujourd'hui…

Chaque image peut être interprétée très différemment. J'ai montré le film au Congo. Certaines images d'archives sont reçues très douloureusement, comme le témoignage de l'insupportable exploitation coloniale. Mais les difficultés actuelles peuvent aussi faire regretter à certains Congolais la période coloniale. En projetant Mobutu, roi du Zaïre j'ai vu combien, suivant les situations géopolitiques de chaque pays africain, la lecture du personnage et de la dictature pouvaient diverger.

Le film est rythmé par les images d'archives, en conclure que le pays marchait mieux à l'époque qu'aujourd'hui…
Chaque image peut être interprétée très différemment. J'ai montré le film au Congo. Certaines images d'archives sont reçues très douloureusement, comme le témoignage de l'insupportable exploitation coloniale. Mais les difficultés actuelles peuvent aussi faire regretter à certains Congolais la période coloniale. En projetant Mobutu, roi du Zaïre j'ai vu combien, suivant les situations géopolitiques de chaque pays africain, la lecture du personnage et de la dictature pouvaient diverger.

C'est le travail de montage qui permet de trouver une structure dramatique et cinématographique. Il y a dans le film des écarts par rapport à la géographie parce que j'ai privilégié l'itinéraire symbolique et la dramaturgie. Ce n'est pas un film journalistique ou didactique.

Un mot sur la musique de Lokua Kanza ?

La musique originale de Lokua Kanza donne sa dimension symphonique à la bande son, dans un mélange de rythmes et de voix traditionnelles. Ses paroles font sens et prolongent la dramaturgie du film : partant des mythologies des origines (« Écoute ce vent passer qui loge les esprits de l'eau») elles traversent les tragédies contemporaines («Quelle quantité de sang a coulé sur le fleuve») avant de délivrer un message pour l'avenir («Le temps a sonné, fils du Congo, reconstruis ton pays, dans l'humilité, dans la sagesse») C'est le point de vue d'un congolais sur le drame de son pays et son espoir de temps nouveaux.

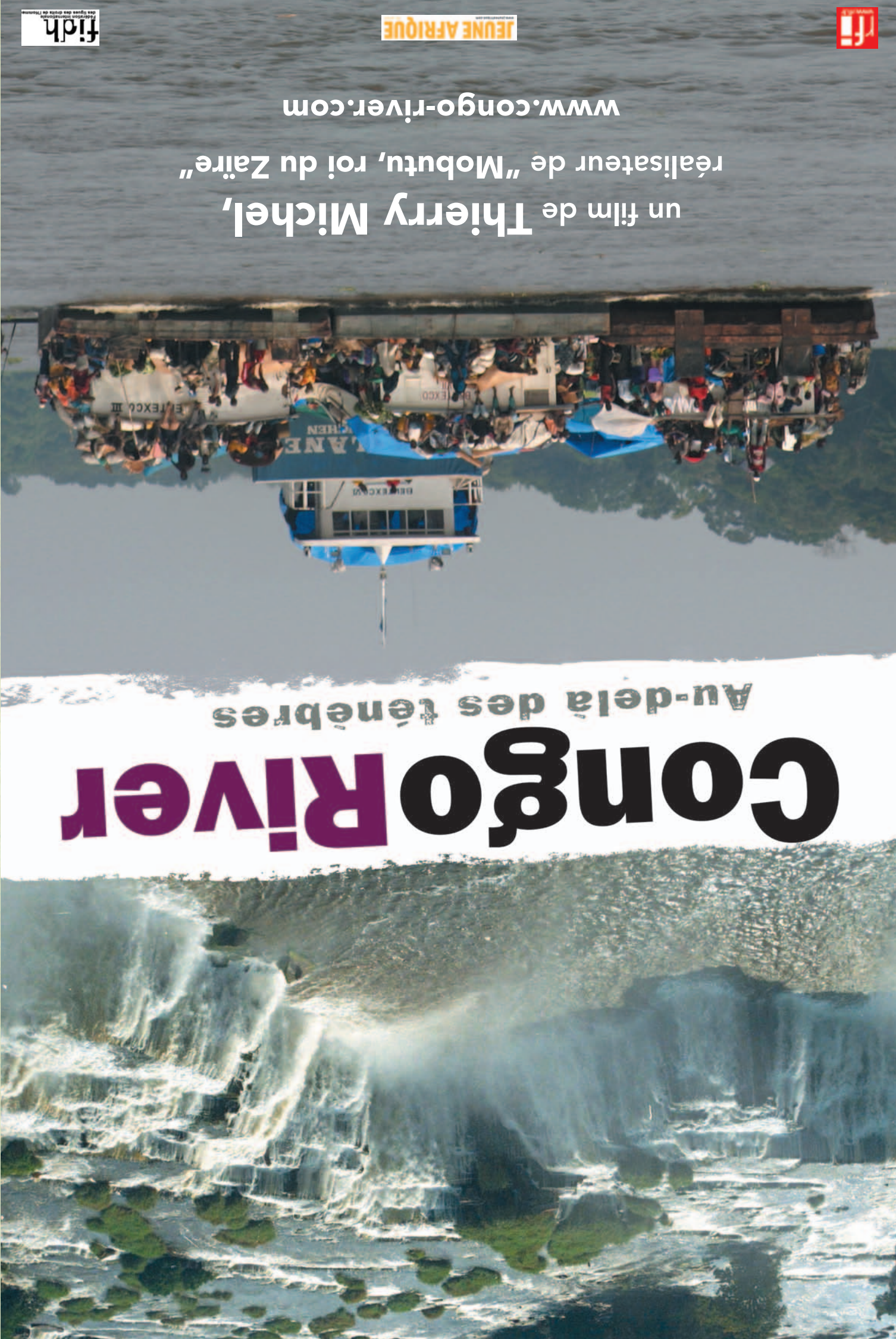
Qu'est-ce qui dans votre carrière de cinéaste et de documentariste vous a fait voyager aussi loin ?

Mes premiers films sont profondément enracinés en Wallonie, de manière presque identitaire. Dans Pays noir, pays rouge, j'ai filmé la région de Charleroi, région minière et industrielle, syndicaliste, militante, révolutionnaire ; dans Hiver 60 j'ai raconté une grève insurrectionnelle. Je m'intéressais à la fois à l'épopée industrielle et ouvrière, et à toutes les utopies qui l'ont agitée. Je crois qu'à un moment, pour cause de désindustrialisation, de fin des idéologies, je n'ai plus trouvé en Wallonie ces espérances, ces utopies. J'ai pris le large pour montrer ailleurs les luttes des hommes et dénoncer leurs misères : Maroc, Brésil, Iran, Russie,… et Congo.

Le Congo qui occupe une place à part dans votre filmographie. D'où est venue cette fascination ?

Je crois que c'est le résultat d'une rencontre entre un moment historique et un cinéaste. J'ai eu la chance de filmer le Congo à un tournant de son histoire : au début des années 1990, quand une dictature aux abois vacille et bascule dans la violence. Après trente ans de règne, Mobutu s'accroche désespérément au pouvoir et entraîne le pays dans sa chute. Tout cela a donné lieu à un film très important pour moi, Zaïre, le cycle du serpent. A partir de là, je me suis pris de passion pour ce pays en pleine mutation, grand comme un continent, fabuleux par la diversité de ses paysages et les tumultes de son histoire. J'ai eu la chance d'être un témoin privilégié. J'espère que mes films resteront dans la mémoire du continent. Ils constituent le portrait d'une fin et d'un début de siècle d'un grand pays.

Propos recueillis par Vital Philippot en janvier 2006



Thierry Michel Filmographie

Iran, sous le voile des apparences 2002

Mobutu, roi du Zaïre 1999

Donka, radioscopie d'un hôpital africain 1996

Nostalgies post-coloniales 1995

Les Derniers Colons 1995

Somalie, l'humanitaire s'en va-t-en guerre 1994

La grâce perdue d'Alain Van der Biest 1993

Zaïre, le cycle du serpent 1992

A Fleur de terre 1990

Gosses de Rio 1990

Issue de secours 1987

Hôtel Particulier 1985

Hiver 60 1982

Chronique des Saisons d'Acier 1981

Pays Noir, Pays Rouge 1975

Portrait d'un Autoportrait 1973

Ferme du Fir 1971



Fiche technique

Réalisateur : **Thierry Michel**
Directeur photo : **Michel Techy**
Ingénieur du son : **Lieven Callens**
Montage : **Marie Quinton**
Musique : **Lokua Kanza**
Narration : **Lye Mudaba Yoka, Thierry Michel, Olivier Cheysson**
Producteurs délégués : **Christine Pireaux - Serge Lalou**

Coproduction : **Les Films de la Passerelle, les Films d'Ici, XDC (EVS Group), RTBF (Télévision belge)** produit avec l'aide du **Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la Communauté française de Belgique** et des **télédiffuseurs wallons, VRT Canvas, Vlaams Audiovisueel Fonds, YLE co-productions, VPRO, RTSR**. Avec le soutien de la **DGCD, la DDC, du Tax Shelter du Gouvernement Fédéral Belge, du Studio l'Équipe, de Hewa Bora Airways, de Sony**

avec la participation de **CANAL +** et du **Ministère des affaires étrangères français**, le soutien de la **Loterie Nationale** et de la **Région wallonne – Wallimage et Promimage**, et du **Fonds Eurimages du Conseil de l'Europe** Developed and distributed with the support of the **MEDIA** programme of the **European Union**

Belgique, France - Année 2006 - Durée 1h56 - Format : 1.85 Dolby SRD - Visa : 109465

SORTIE LE 5 AVRIL

Pierre Grise Distribution - www.pierregrise.com



Synopsis

Sur les traces des grands explorateurs, Congo River nous fait remonter, de l'embouchure à la source, l'un des plus grands bassins fluviaux du monde, celui du fleuve Congo.

Tout au long de ses 4.371 kms, nous parcourons les lieux témoins de l'histoire tumultueuse du pays, nous croisons les fantômes de ceux qui ont façonné son destin : Stanley l'explorateur, Léopold II le colonisateur, Mobutu le despote…

Nous croisons aussi tout un peuple, piroguiers, pêcheurs, commerçants et voyageurs, militaires et rebelles, femmes, enfants, en quête de lumière et de dignité.

Par-delà les ténébres des guerres et des tragédies, ce voyage au coeur de l'Afrique est un hymne à la vie, à l'égal de cette végétation indomptable qui enserre les rives du fleuve.

De Stanley à Kabila :

histoire du Congo

Si son embouchure était connue depuis 1482 (découverte par le navigateur portugais Diego Cam qui baptisa le fleuve Rio de Padrao), le cours supérieur du fleuve Congo resta terra incognita pendant des siècles. Les nombreuses expéditions lancées pour remonter le fleuve se heurtèrent à l'hostilité des indigènes et aux maladies, et butèrent sur les obstacles naturels (rapides, cataracts). Partì à la recherche des sources du Nil, le missionnaire britannique David Livingstone atteignit la Lualaba, le cours supérieur du fleuve, sans pouvoir l'identifier comme tel. C'est le journaliste et explorateur Henri Morton Stanley qui retrouvera Livingstone en 1871 sur les rives du lac Tanganyika, alors qu'il était donné pour mort. En 1874, Stanley repart sur les traces de Livingstone : parti de Zanzibar avec 350 hommes et un bateau en pièces détachées, Stanley parvient à descendre le fleuve jusqu'à son embouchure, après une périlleuse exploration qui aura duré près de trois ans.



La réussite de cette expédition ouvre la voie à la colonisation du Congo. Stanley accepte l'offre du roi des Belges Léopold II (1865-1909), qui cherche à se créer une zone d'influence en Afrique centrale. De 1879 à 1884, il explore et colonise la région. Il soumet les chefs locaux, il organise la navigation fluviale, il construit routes et forts. Son énergie et sa détermination lui gagneront le surnom de « Boula Matarì », le briseur de roches. L'entreprise de Léopold II est récompensée par la Conférence de Berlin, qui en 1885 reconnaît sa souveraineté personnelle sur cet immense territoire, tandis que la rive ouest, explorée par Savorgnan de Brazza, revient à la France (c'est le futur Congo-Brazzaville).

L'exploitation économique de « l'Etat indépendant du Congo », fief et propriété de Léopold II, peut commencer. Soutenue par la création d'infrastructures (routes, voies de chemin de fer) elle est confiée à des compagnies concessionnaires. Celles-ci investissent d'abord dans les



Après quatre ans d'instabilité gouvernementale et de guerre civile (opposant le gouvernement régulier, le Katanga sécessionniste et les partisans de Lumumba), le général Mobutu prend définitivement le pouvoir à la suite d'un second coup d'état (24 novembre 1965). Rétablissant l'ordre dans le pays, Mobutu se présente sur le plan international comme le garant de la stabilité régionale et le rempart contre le communisme. Cela lui gagnera le soutien indéfectible des grandes puissances occidentales jusqu'à la fin de la guerre froide.

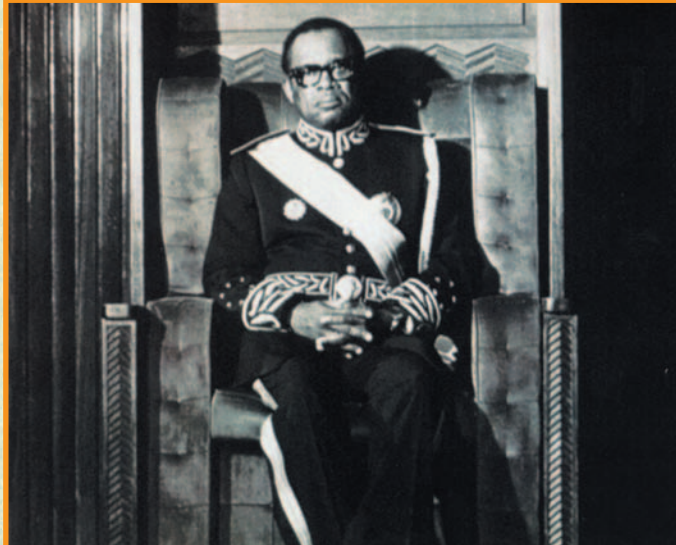
À l'intérieur, le pays s'enfonce dans une dictature implacable. Le général-président Mobutu Sese Seko concentre tous les pouvoirs et contrôle l'ensemble de la vie sociale et culturelle. Il promeut son propre culte et un nationalisme exacerbé, qu'il soit culturel (le pays et le fleuve deviennent « Zaire », et les lieux sont rebaptisés) ou économique (nationalisation des actifs étrangers). Corruption et prévarication sonnent le glas de tout développement économique. Le pouvoir se contente d'accaparer la rente minière et l'aide occidentale tandis que se délabrent lentement toutes les infrastructures coloniales et que le niveau de vie connaît une chute dramatique.

Contesté à l'intérieur, le régime mobutiste est destabilisé par la crise du Rwanda qui pousse vers l'Est du Zaïre plus

cultures de rapport, principalement celle du caoutchouc, puis dans l'exploitation minière. Les abus des compagnies (généralisation du travail forcé, répression sanglante), dont Conrad se fera l'écho dans son roman Au cœur des ténébres, déclenchèrent une campagne internationale de protestation…

En 1906 Léopold II lègue sa colonie à la Belgique. Le développement économique se poursuit, associant l'administration belge aux grandes compagnies, tandis que les œuvres sanitaires, sociales et d'alphabétisation sont confiées aux missions catholiques.

Persuadé du bien-fondé de son œuvre au Congo, la Belgique ne prend pas la mesure du vaste mouvement décolonisateur qui marque l'après-guerre, ni des aspirations de la population congolaise. Le plan Van Bilsen de 1956 prévoyait une période de transition de 30 ans avant l'indépendance ! Les émeutes et le spectre d'un conflit armé comme celui qui ensanglante l'Algérie depuis 1954, conduisent le gouvernement Eyskens à précipiter le processus. Le “pari congolais” consiste à abandonner la souveraineté politique pour sauvegarder les intérêts économiques de la métropole. Le jeune Patrice Lumumba et son parti, le Mouvement National Congolais, remportent les premières élections libres, et l'indépendance est proclamée le 30 juin 1960. Mais les événements qui s'enchaînent (mutineries dans l'armée, intervention militaire belge, sécession de la riche province du Katanga) plongent rapidement le pays dans le chaos. Nommé par Lumumba à la tête de l'armée, Mobutu le fait destituer et le livre à ses ennemis Katangais. Trente ans plus tard, la Belgique reconnaitra sa part de responsabilité dans l'assassinat du leader congolais.



de deux millions de réfugiés ainsi que l'ex-armée rwandaise et les milices génocidaires. En 1997, Laurent-Désiré Kabila (un héritier des maquis lumumbistes) prend la tête de l'Alliance des forces démocratiques pour la libération du Congo (AFDL). Soutenu par le nouveau gouvernement rwandais et l'Ouganda, il balaye le régime déliquescents de Mobutu, qui doit fuir le pays et meurt en exil peu de temps après, foudroyé par le cancer. La République Démocratique du Congo fondée en mai 1997 ne connaît qu'une paix éphémère. En juillet 1998, les Rwandais présents dans l'Est du pays prennent les armes contre leur ancien allié, soutenus par l'Ouganda. Le gouvernement Kabila reçoit l'appui militaire du Zimbabwe, de la Namibie et de l'Angola. Le Congo devient un gigantesque champ de bataille où s'affrontent six puissances régionales et de nombreux mouvements rebelles. Tous se financent par le pillage des ressources naturelles du pays (or, diamants, uranium) et font régner la terreur. Cette guerre fantôme, car guerre de savane et de forêt vierge, va durer plus de quatre ans. Elle sera l'une des plus meurtrières de l'Afrique post-coloniale, faisant selon les estimations entre un et trois millions de morts.

En janvier 2001, Laurent-Désiré Kabila est assassiné à Kinshasa, et son fils Joseph lui succède, annonçant la reprise des négociations de paix. Celles-ci, soutenues par la communauté internationale (le Conseil de Sécurité de l'ONU a envoyé sur place une force d'interposition, la MONUC, dès novembre 1999), impliquent les pays belligérants puis les partis congolais. En décembre 2002 un accord global est signé qui engage le pays dans un processus de transition politique qui doit déboucher sur des élections.

Un gouvernement de transition dirigé par le chef de l'Etat Joseph Kabila et comprenant toutes les composantes du « dialogue inter congolais », est chargé de préparer des élections libres dans un délai de deux ans. Ces élections, les premières depuis l'indépendance, auront finalement lieu en juin prochain, sous haute surveillance internationale.



République Centrafricaine

Soudan

Cameroun

Gbadolite



Gbadolite et Mbandaka : les palais en ruine de Mobutu

Lisala

Bumba



Yangambi : l'ex-université agronomique

Yangambi

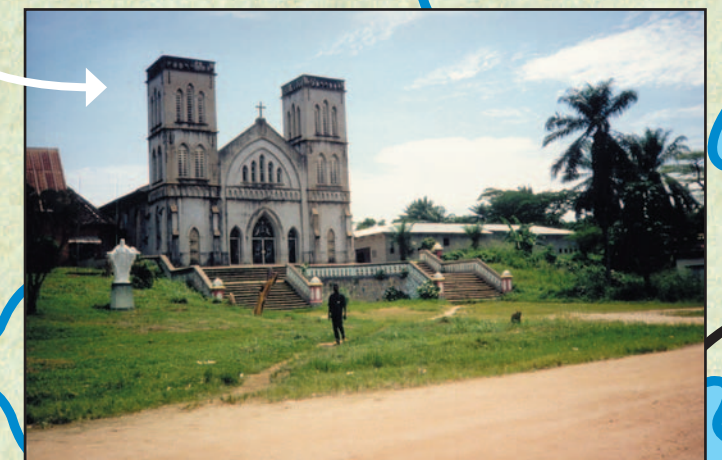
Isangi

Kisangani

Mbandaka



Les Stanley Falls



La cathédrale de Kisangani



Le capitaine de la barge

Kindu



Kindu : colonel des milices mai-mai

Gabon



Vue de Kinshasa

Kinshasa

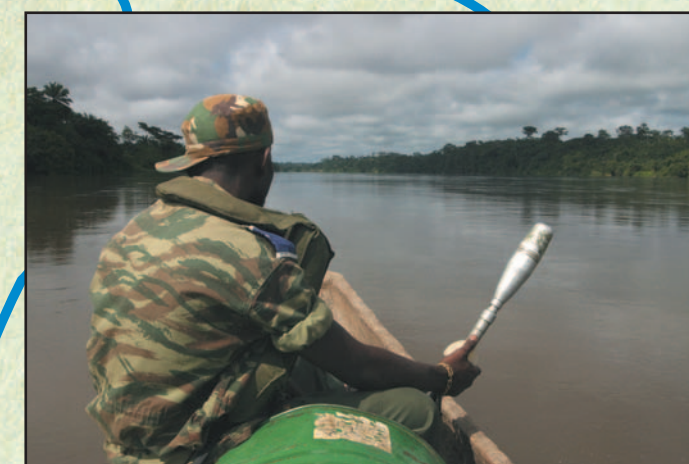
CONGO

Rwanda

Burundi

Tanzanie

Moanda



Soldats de la Force Navale dans les zones de guerre

Malemba-Nkulu

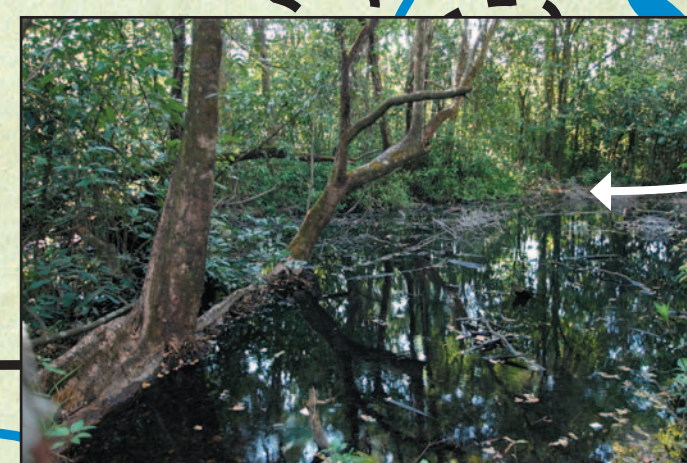


Les mines de Tshinkolobwe

Tshinkolobwe

Angola

La source



La source du fleuve

Zambie

CongoRiver

Au-delà des ténèbres

un film de Thierry Michel